

BÉNY

**MÉMOIRES
D'UN AGENT
SECRET
DE LA
FRANCE
LIBRE**

TOME IV

(octobre 1942 - septembre 1943)

Aux jeunes Français pour qu'ils sachent . R.

yeux de Gérard sont brûlés par la fièvre et l'insomnie. Pressent-il le sort qui l'attend ? Il mourra en déportation.

Claire me présente bientôt à sa mère, vieille dame dont le visage garde les traces d'une grande beauté. Affable et douce, elle tremble à l'idée des risques encourus quotidiennement par sa fille. Je crois pour ma part qu'ils se sont atténués depuis que Claire a pris conscience de ses responsabilités dans le cadre d'un réseau organisé, tandis que ses imprudences étaient stupéfiantes lorsqu'elle agissait au gré de sa fantaisie. C'est ainsi qu'aux temps douteux de la « Relève » elle a fait scandale à l'Office de placement allemand où elle s'était rendue sous le prétexte de se documenter pour le compte d'une amie résidant en province.

— Quel serait le sort d'une ouvrière française travaillant en Allemagne, dans le cas où l'Armée rouge envahirait le territoire allemand ? a-t-elle demandé, l'air innocent.

La « souris grise » à qui elle posait cette question a poussé de tels cris que l'office tout entier est entré en ébullition. Mis au courant des faits, le directeur est sorti de son bureau, donnant des signes d'apoplexie et tonnant d'une voix étranglée par la fureur : « Sortez, *Mâtezoizelle* ! Sachez que jamais les Russes n'entreront en Allemagne ! *Chamais ! Chamais ! Chamais !!!* » Claire peut s'estimer heureuse d'avoir été expulsée sur le trottoir et non pas embarquée dare-dare à destination de la rue des Saussaies.

Tandis que battait son plein la campagne des « V » qui a tellement exaspéré « l'occupant », c'est encore Claire qu'on a vu déambuler sur les Champs-Élysées au bras d'une amie complice, par un bel après-midi de dimanche, allant et venant devant les terrasses des cafés où les « vert-de-gris » se prélassaient. Ainsi que sa compagne, elle portait dans le dos de sa jaquette une pancarte épinglée de ses mains et qui exposait un « V » monumental. Les Allemands pouffaient de rire, convaincus que les deux jeunes filles étaient victimes d'une bonne plaisanterie, cependant que les Français ne s'amusaient pas moins, et même deux fois plus. Se

dévouant, un officier de la *Wehrmacht* s'est levé, disant aux deux amies : « *Mestemoizelles ! Quelqu'un fous a choué un mauvais tour... Fous afez toutes les deux une bancarte dans le tos !* »

Claire a mis dans la confiance Mme Cazelles, concierge de l'immeuble, avec qui je conviens d'un signal d'alerte. Mon premier soin est de faire reprendre chez Mme Robert, mère de notre camarade Denis, la tête de Notre-Dame-des-Victoires que je lui avais confiée au mois de juin, et de la mettre en bonne place dans la petite chambre blanche.

Jacot m'apporte un télégramme reçu de Londres, chiffré dans mon nouveau code dont il se montre enchanté, car son emploi réduit de plus des deux tiers la durée de ses vacances. Nous calculons même que dans des cas d'extrême urgence nous pourrions émettre nos messages d'une maison située dans l'agglomération parisienne sans risquer d'être repérés par la radiogoniométrie ennemie, en les faisant tenir dans le cadre d'une dizaine de groupes de cinq chiffres. Le *Funkabwehr* n'aura pas eu le temps de mettre en mouvement son système de détection que l'émission sera déjà terminée. Cet organisme de repérage ne s'en tient plus aux voitures, ni aux guetteurs : nous avons observé des petits avions qui, telles des buses, tournent lentement au-dessus de la capitale, dans l'espoir d'intercepter l'appel clandestin qui permettra de délimiter une zone suspecte.

Londres m'avise qu'on tient à ma disposition un nouvel opérateur radio, dont j'ai fait la connaissance dans les bureaux de *Duke Street*. Georges Camenen, Breton des environs de Vannes, est un quartier-maître de la Marine nationale. Je ne lui ai rien caché du danger qui s'attache aux fonctions pour lesquelles il s'est porté volontaire et il m'a demandé quarante-huit heures pour réfléchir, ce qui m'a plu. Le surlendemain, il me donnait son acceptation et je le baptisais « *Guyomarc'h* ». J'attendais Picolo par les *Deux-Anges* dont la cachette ne peut recevoir qu'un passager. Si je le remplace par *Guyomarc'h*, sa déception sera très vive. Mais Jacot est par trop

surchargé de besogne. Picoło s'effacera donc devant Guyomarc'h et attendra, une fois de plus.

Alex me fait savoir que la liaison pourra s'effectuer dans les premiers jours du mois de novembre. Etant donné les conditions précaires où nous travaillons, cela laisse peu de temps à la mise au point de notre courrier. Il me faut d'urgence un local pour la centrale.

— Puisque je pars, suggère Perrault, vous pourriez peut-être me remplacer dans le logement que j'occupe depuis peu au 12 de la rue Dufrenoy?

De l'avis de tous, c'est au sang-froid, au courage tranquille et à la gentillesse de Perrault que la *C.N.D.* doit de ne s'être pas dissociée après mon départ pour l'Angleterre. Sans qu'il en parle jamais, je sais que mon camarade se consume d'angoisse en songeant au danger qui plane sur sa femme et sur ses enfants. Pour le remercier de s'être magnifiquement acquitté de la tâche ingrate et difficile que je lui avais confiée, j'ai décidé qu'il partirait pour Londres en leur compagnie. J'ai eu raison de sa résistance en l'assurant que sa connaissance de la vie intérieure d'un réseau serait des plus utiles aux services du *B.C.R.A.*

— Rue Dufrenoy, dites-vous? Où est-ce?

— Entre l'avenue Victor-Hugo et le boulevard Lannes. C'est un quartier très calme.

— Un peu trop, peut-être... Qui vous a indiqué cette adresse?

— S.V.P. L'immeuble appartient à l'un de ses amis, le colonel Lévy.

— Ce colonel est-il de toute confiance?

— Je le connais peu, mais S.V.P. pourra vous renseigner.

— Le colonel Lévy? s'exclame S.V.P. Vous pouvez dormir sur les deux oreilles. Un type formidable! Officier de la Légion d'honneur, ce qui ne le dispense pas de porter l'étoile jaune sur son pardessus quand il sort de chez lui... Au point de vue patriotisme et discrétion, on ne fait pas mieux. Vous comprenez ce que je veux dire?

Perrault est connu dans la maison sous le nom de Prévost. Il me fait visiter l'appartement, que je trouve

superbe et commode, et qui est seulement meublé d'un grand lit. S.V.P. pourvoira au reste. Par l'entremise du concierge, rendez-vous est pris avec le propriétaire qui habite à deux étages au-dessus. Il n'est pas question que je lui dissimule rien des risques mortels que notre installation va lui faire encourir.

Une domestique m'introduit dans le petit salon où se tient le colonel, avec sa femme assise à ses côtés. Je les revois tous deux, en cette froide matinée d'octobre 1942: elle, petite et frêle, retenant d'une main diaphane le châle de laine grise qui enveloppe ses épaules et fixant sur moi de grands yeux noirs pleins d'inquiétude; lui, grosse tête aux rares cheveux blancs, le regard très bleu — il est Lorrain — une courte moustache blanche taillée de près, pétrissant tandis qu'il m'écoute ses doigts couverts d'engelures.

— Mon ami Prévost vous a exposé brièvement ce que je compte faire de l'appartement que je viens vous demander dans votre maison, leur dis-je. Il s'agit d'y installer la centrale de mon réseau dont les Allemands connaissent parfaitement l'existence et qu'ils ont déjà durement frappé à plusieurs reprises. Je crois savoir que le général SS Oberg, qui vient d'arriver à Paris, a donné l'ordre exprès de l'annihiler. Notre centrale sera très active et je serai obligé de m'entourer d'un certain personnel, comme de recevoir des visites, car je ne possède pas encore de locaux de rechange. Si jamais les Allemands nous découvrent, je suis persuadé qu'ils seront sans pitié à votre égard. Aucune explication ne vaudra. Vous êtes juifs tous deux, habitant cette maison dont vous êtes propriétaires: voilà pour les Allemands des raisons supplémentaires de vous maltraiter, de vous torturer peut-être et à coup sûr de vous fusiller.

Le colonel et Mme Lévy me regardent intenses tandis que je parle. Mme Lévy croise ses mains sur sa poitrine, dans un geste de défense instinctif. Deux grosses larmes perlent au coin des yeux du colonel et glissent lentement sur ses joues sans qu'il paraisse s'en soucier. Je crains d'avoir parlé trop durement, et ajoute: «Je vous demande pardon. Sans doute ai-je été un peu brutal, mais cela valait mieux. Je sais que

Contrepartiste convaincu, mon ami Alec de Rougemont possédait un recueil intitulé *la Redoute des Contreparties* auquel j'empruntai bon nombre de phrases qui, par la simple interpolation des noms propres empruntés à l'actualité, prenaient une saveur toute nouvelle. Je n'en citerai qu'une que les âmes innocentes seront fort heureusement incapables de déchiffrer. *Duce! tes gladiateurs circulent dans le sang.* Les experts qui furent à même d'en saisir la signification secrète éprouvèrent une joie supplémentaire en entendant la candide *speakerine* de la *B.B.C.* répéter, comme c'était la règle, le plus sérieusement du monde ce message incongru. On peut croire que je m'étais bien gardé de mettre au courant la très prude *British Broadcasting Corporation*, qui eût frémi d'horreur à la pensée que ses puissantes ondes allaient servir à la propagation de plaisanteries aussi salaces.

Ne quittons pas l'écoute de cette très honorable institution avant d'entendre une petite histoire qui me vient de mon ami Noël-Noël.

Dans une petite localité de la banlieue parisienne vivait un très vieux couple chez qui la *B.B.C.* était perpétuel motif à discussion. Pour rien au monde, le mari n'aurait accepté de rater l'émission de «la radio anglaise». Bien que sa maison fût située à l'écart du village, sa femme tremblait à l'idée qu'un passant malveillant pourrait surprendre cette audition interdite. «C'est plein de mauvais gens, par ici... gémissait-elle. Les Allemands vous mettent en prison pour moins que ça... Baisse le poste, c'est trop fort.»

Le pauvre homme obéissait, jusqu'au jour où il se fâcha:

— Voilà maintenant que je suis obligé de me coller contre la boîte pour entendre quelque chose! Laisse le poste comme il est. Je vais sortir, je fermerai la porte derrière moi, et je verrai bien si on entend quelque chose à travers la persienne. Si c'est oui, je te promets que ce sera fini, que je n'essaierai plus d'écouter les Anglais. Mais si je n'entends rien, tu me ficheras la paix!

Faisant comme il disait, il appliqua très consciencieusement son oreille contre la persienne, dans le

noir, le dos courbé. Soudain, il reçut un formidable coup de pied au derrière. Avant qu'il fût revenu de son émoi, l'agresseur avait disparu. Fermant sa porte à double tour, il se précipita vers son poste dont il mit la longueur d'onde sur *Radio-Paris* et, tout ému, conta l'aventure à sa femme. Les deux pauvres vieux ne fermèrent pas l'œil de la nuit, mais l'aube vint, rassurante, sans que se fût manifestée cette Gestapo qu'ils s'attendaient à voir surgir à tout instant. L'homme se hasarda à faire son marché. Il lui sembla que le boucher le regardait d'un drôle d'air. Déjà, plus mort que vif, il était entraîné vers l'arrière-boutique.

— Dites-moi, fit le boucher, vous écoutez la radio anglaise?

— Moi? non! Quelle idée...

— Mais si, mais si, vous l'écoutez!

— Puisque je vous dis que non!

— Allez! quoi, pas d'histoire, vous faites comme tout le monde. Mais attention! Y a des salopards, dans le village. Hier soir, je passais devant chez vous. Y en avait un, contre votre persienne, qui tâchait voir d'entendre ce qu'on écoutait à l'intérieur... Je me suis approché tout doucement, je lui ai botté les fesses, et je me suis débiné... Mais vous comprenez que je ne peux pas monter tous les soirs la garde devant chez vous!

Mariette est de retour, porteur d'un courrier qui vient de Londres et accompagné de Guyomarc'h, notre nouveau radio. Des colis arrivés par la dernière liaison maritime et contenant des postes émetteurs attendent à Pont-Aven qu'Alex ait un moyen de les expédier à Paris. Guyomarc'h arrive à pic! En dépit des précautions que je prends pour ne l'utiliser qu'à bon escient, notre «trafic radio» quotidien est en moyenne de dix messages par jour, moitié à l'émission, moitié à la réception. Jacot a bien du mal à y suffire.

Jean Huber, notre «Victor» — que nous appelons maintenant «Vicence» — est venu me donner des nouvelles d'Etienne Legraverend, arrêté le 15 mai en

BÉMY

**MÉMORRES
D'UN AGENT
SECRET
DE LA
BRANCHE
LIBRE**

Edition revue et augmentée
avec une préface de "WAGON"
ancien officier de l'Intelligence Service

TOME VI

(novembre 1943 - 6 juin 1944)

© Éditions de Crémille, Genève 1990

Aux jeunes Français pour qu'ils sachent . R.

son interlocuteur fournissait contre lui-même des précisions accablantes. Dès son arrestation, il avait monnayé sa vie contre sa trahison. Un scénario fut monté quand il révéla qu'il attendait d'un instant à l'autre la visite d'un de ses agents. La Gestapo décida qu'il simulerait sa fuite devant ce camarade qui, assistant à la scène, lui servirait de caution auprès de Londres. Bien entendu, ce témoin involontaire fut filé. On patienta le temps qu'il fallait pour arrêter ceux dont ses allées et venues révélaient l'existence.

— Qu'est-il advenu de cet homme? demandai-je.

— Nous l'avons pendu, soupira l'*Oncle Claude*.
Que pouvions-nous faire d'autre?

Le témoignage de Jeff, qu'on ne peut soupçonner de partialité à l'encontre de ce Tilden qui jouissait de son entière confiance et dont elle croyait encore, à son retour du camp de Ravensbrück, qu'il n'avait été qu'un instrument irresponsable entre les mains de la Gestapo, éclaira les mobiles de l'extraordinaire visite qui lui fut rendue au soir du 26 novembre 1943. La trace de la machination à laquelle Tilden accepta de se prêter se retrouve dans les termes mêmes qu'il employa dans sa communication téléphonique de la veille, sous le contrôle de l'ennemi. Tilden n'a pu parler d'une révélation « sensationnelle » sans l'accord de ses maîtres. Le simulacre de ses aveux lui a été dicté.

Au ton de la confiance qu'il fit brusquement à notre amie, on pourrait croire que, harassé par les Allemands, inquiet pour sa propre sécurité, il avait décidé de tout dire à Jeff pour la protéger en même temps que lui-même et sa maîtresse. La proposition qu'il formula de s'enfuir à Londres semblerait le confirmer. Elle dévoile tout au contraire une nouvelle machination imaginée par Masuy et ses complices.

Tout espoir d'entrer en relation avec l'*O.C.M.* par l'entremise de Jeff semble maintenant perdu. Hugo

Bleicher, de l'*Abwehrleitstelle II*, devait déclarer plus tard, lors de son interrogatoire: « Tilden connaissait une autre femme qui faisait partie de l'organisation de résistance *O.C.M.* et il essaya par l'intermédiaire de celle-ci d'être admis dans cette organisation. Il se trouva cependant devant une résistance impénétrable. Le *Funkabwehr* n'avait pas confiance en Tilden. Il insista pour qu'il soit arrêté. » Mais, avant de passer à cette mesure, on peut encore utiliser Tilden pour se saisir de Colette, alias Christian Roehrich, et de Guyomarc'h, alias Georges Camenen, ces deux agents de la *C.N.D.* dont l'*Abwehr* connaît l'existence et le rôle, mais qui, jusqu'ici, ont échappé à ses recherches. En réponse aux messages qui nous ont été adressés à Londres par Tilden, sous l'œil de Masuy, nous avons essayé de faire croire que nos deux camarades étaient passés en Espagne. Mais les Allemands n'ont pas manqué de constater que le ton de nos télégrammes se faisait réticent. « Londres ne prend pas l'appât », allait dire Bleicher. L'*Abwehr* estime qu'il s'agit probablement d'une ruse de notre part, d'autant que ses services d'écoute lui ont signalé que l'émetteur de Guyomarc'h — dont Tilden connaît l'indicatif et les fréquences — continue de fonctionner en Bretagne. Il s'agit de mettre la main sur Colette et sur Guyomarc'h le plus tôt possible. Or un avion ne peut plus être demandé que par ce dernier.

Si Londres décide d'envoyer cet avion, il est probable que l'opération d'atterrissage sera dirigée par Dutertre et que l'appareil transportera un ou deux passagers. L'affaire peut donc être fructueuse.

Mais voilà: Jeff refuse. Dès ce moment, son destin est fixé.

Notre amie a très bien compris la gravité du danger qui plane désormais sur elle. Cependant, elle ne quitte pas son appartement de la rue du Général-Largeau. Il y a son fils François, que l'ennemi tient en son pouvoir. Il y a aussi la nécessité de mettre en garde

Colette et Guyomarc'h. Sa fuite risquerait de tout compromettre. Elle ne bougera pas.

Colette est joint à temps, par des moyens détournés. Dès le 29 novembre il nous fait parvenir, *via* l'émetteur de Guyomarc'h, une dizaine de messages. Celui qui porte le n° 36 est ainsi rédigé :

DE DOROTHÉE SUJET TILDEN STOP TILDEN AGENT DOUBLE QUI NOUS A VENDUS DEPUIS DEUX MOIS STOP LES ALLEMANDS SE SERVENT DE SON CODE STOP CONTINUEZ A LUI ENVOYER MESSAGES SANS SIGNIFICATION STOP ACTUELLEMENT GUYOMARC'H DUTERTRE ET MOI SOMMES RECHERCHÉS STOP VOUS PRIONS LUI ENVOYER MESSAGE DISANT QUE COLETTE ET GUYOMARC'H SONT ARRIVÉS EN ANGLETERRE POUR TROMPER RECHERCHÉS.

Nous envoyons donc à Tilden dans son code un télégramme qui l'avise que Colette et Guyomarc'h sont maintenant en sûreté sur le territoire britannique. Par la même occasion, nous lui disons que Dutertre a franchi la frontière espagnole. Cet envoi se croise avec un nouveau message de Tilden :

ATTENDS INSTRUCTIONS CONCERNANT MON TRAVAIL STOP O.C.M. EN VEILLEUSE SUITE ARRESTATION DUFORT ET CENTRALE ALEX STOP AVEZ-VOUS FAIT NÉCESSAIRE POUR ARGENT STOP SUIZ EN SITUATION TRÈS DIFFICILE BON MORAL COMPTE SUR VOUS POUR ME TIRER D'AFFAIRE — SIMON.

« Simon » est un indicatif, dit de sécurité, par lequel Tilden nous indique qu'il est libre de ses mouvements. Son emploi prouve donc que le misérable joue jusqu'au bout le rôle que l'ennemi lui impose. Nous ignorons qui est ce « Dufort » dont il parle. Mais nous savons que son information sur la situation de l'O.C.M. est fautive.

Ce même lundi 29, il revoit Jeff.

— L'O.C.M. va vous remettre cent mille francs

pour moi, déclare-t-il. Dites au colonel que j'ai besoin de le voir d'urgence.

— Quel colonel ? demande Jeff, qui feint d'ignorer le nom de Touny.

— C'est lui le chef, répond Tilden.

Jeff se garde de joindre Vicki, craignant d'être épiée dans ses mouvements. Le 6 décembre, dans la matinée, Tilden sonne à sa porte.

— *Il me dit que les Boches s'énervent, mais qu'il n'y a pas de danger immédiat. Je vais voir à Compiègne mon fils François. Le soir, comme je viens de rentrer, je reçois un coup de téléphone. Tilden m'avise qu'il passera me voir dans une demi-heure, qu'il a quelque chose d'important à me dire. Une demi-heure plus tard, c'est la Gestapo qui vient.*

Cependant, consultant ses fiches, Masuy avait constaté que le nommé Ernest Pruvost manquait à l'appel. — Avez-vous encore du café ? demandait par téléphone le vendredi 5 novembre Pruvost à notre amie M^{me} Drouin, pour s'assurer qu'il pouvait lui rendre visite.

Le vendredi 26, M^{me} Drouin était arrêtée chez elle, 13, rue du Vieux-Colombier. Notre camarade Maxime Blocq-Mascart, auquel Jeannette Drouin prêtait asile, venait de sortir. A son retour, la concierge l'a prévenu. Il a pu faire à temps demi-tour. Avec lui, la vaillante femme a provisoirement sauvé cette *Organisation Civile et Militaire* dont il est un des chefs et que l'*Abwehr* cherche désespérément à joindre.

La veille, jeudi 25, notre camarade Franck se rendait au ministère de l'Air pour s'entretenir avec le colonel Wackenheim. Il apprit que celui-ci venait d'être arrêté. Le samedi 27, ayant l'impression d'être filé, il entre dans la première station de métro qui se présente sur sa route. Les deux individus qu'il a remarqués montent à sa suite dans le même wagon. Il saute sur le quai au moment où la rame démarre, entre dans les toilettes et détruit les papiers dont il est porteur.

autrement dit « nuit et brouillard », premiers mois de l'incantation que profèrent les héros germaniques quand ils veulent s'évanouir en un nuage de fumée. Cela, paraît-il, signifie qu'on est désigné pour la mort lente dans les camps. Dois-je cette distinction à Teufel, ou à l'un de ses supérieurs mécontent de n'avoir pas obtenu les renseignements désirés? Je ne le saurai sans doute jamais, mais ne puis m'empêcher de croire qu'à de certains moments Teufel savait respecter les règles de l'honneur militaire.

A 17 heures, le mardi 1^{er} février 1944, Gaston-Noël Folloppe, dit *Gaumont*, est fusillé dans l'enceinte de la prison d'Evreux. Avant d'aller au poteau d'exécution, il a écrit deux lignes destinées à sa femme: *Adieu! Ne me plaignez pas. Je prierai pour vous dans le Ciel.*

La lettre sera remise à Mme Folloppe six semaines plus tard, par un compagnon de son mari qui vient d'être libéré, en même temps que lui parviendra l'avis officiel allemand. Elle saura que notre ami est allé à la mort au bras d'un prêtre, après avoir demandé la permission d'embrasser son voisin de cellule, un jeune détenu. En le serrant dans ses bras, il lui a dit à voix basse: « Embrasse bien ma femme! Embrasse bien mes parents! »

De tous les opérateurs radio de la *Confrérie Notre-Dame* il n'en est plus qu'un, en ce début du mois de février 1944, qui soit encore libre de ses mouvements, et en contact avec Londres. Il s'agit de notre ami Georges Camenen, dit *Guyomarc'h*.

Venant d'Angleterre, il m'avait rejoint en France à l'automne 1943. Ce Breton appartenait à une élite d'hommes qui, ayant peur parce qu'ils étaient lucides, savaient se vaincre eux-mêmes pour accomplir leur devoir, au prix d'une lutte constante, toujours renouvelée. J'étais sûr de Guyomarc'h. J'étais certain que, quoi qu'il advint, il n'accepterait jamais de manipuler son émetteur sous la contrainte ennemie, qu'il se ferait plutôt tuer sur place. Et pourtant...

A la suite du lot de messages signés *Colette*, qu'il nous avait transmis dans son propre code, un doute était né dans l'esprit de mes amis anglais. Quand je leur opposais mes certitudes, ils m'opposaient la trahison de Tilden, dont S.V.P. et Debesse avaient affirmé, eux aussi, que sa loyauté était certaine. Insidieusement, ce doute avait fait son chemin dans mon esprit. Mais je continuais de refuser d'admettre

que Guyomarc'h pût jamais trahir. S'il était possible que les messages qui portaient la signature « Colette » avaient été rédigés par l'ennemi, me disais-je, la bonne foi de Guyomarc'h ne pouvait être mise en cause. Un agent de liaison passé à la solde des Allemands lui aurait apporté ces textes en le priant de les chiffrer dans son code avant de les transmettre...

J'avais raison de ne point douter de mon camarade. Fuyant la région de Pont-Aven où il avait son asile habituel, Guyomarc'h ne songea pas un instant à se mettre au vert jusqu'à ce que l'orage se fût calmé, bien qu'il sût que la Gestapo déployait des efforts acharnés pour s'emparer de sa personne. Cherchant à reprendre le contact avec le réseau, il se rendit à Paris, dans les derniers jours du mois de janvier 1944.

Quinze jours plus tôt, Masuy avait déclaré à l'opérateur radio « Alain », qu'il tenait en son pouvoir depuis le 5 novembre: « Ecoute, Alain! Je vais te laisser libre. Remarque que tu ne pourras pas pour cela t'en aller! Nous te surveillerons et tu resteras à notre disposition pour le dépannage des postes de radio. Mais ne fais pas le c...! Si tu fais un faux pas, je t'abats comme un chien. On te donnera 10 000 francs par mois et tu reviendras te pointer ici tous les matins. » Ici, c'est le « bureau d'achats » dont Masuy dispose rue de Constantine.

Alain accepta le marché, avec le secret espoir de protéger ceux des nôtres que Masuy ne tenait pas encore. Il reprit contact avec notre dactylo « Renée », que Debesse avait mise en chômage à la suite de son imprudente tentative qui avait abouti à l'arrestation de notre camarade « Olaf », et l'emmena au soir du 30 ou du 31 janvier dîner au restaurant Ysard, rue de Castellane, qu'il fréquentait avant son arrestation. Notre ami Guyomarc'h était là, ivre mort, affalé sur une banquette.

Craignant que le bistrot ne fit appel à la police, Alain et Renée s'employèrent de leur mieux à

dessotiler leur camarade. Alain l'emmena coucher dans sa chambre:

Je lui racontai ce qui était arrivé et lui demandai de recommencer à travailler avec lui. Comme ils n'étaient plus que deux, il ne pouvait prendre une décision seul, sans consulter son ami. Je lui dis donc de revenir chez moi quand il voudrait ou de m'écrire puisqu'il connaissait mon adresse.

Cet ami auquel fait allusion Guyomarc'h, est Robert Jude, dit Lavocat, une de mes toutes premières recrues, à qui Guyomarc'h a rendu visite en passant par Vannes. Prévenu par ses soins, Lavocat décida fort sagement de ne pas donner suite à la proposition d'Alain, dont il est évident que l'ennemi l'utilise comme appât. Il se rend chez notre camarade Mathurin Le Calonnec à sa ferme de Saint-Thuriau, non loin de Saint-Jean-Brévelay, dans le Morbihan. Massif et solide, ferme comme un roc, Le Calonnec a reçu le pseudonyme de *le Lutteur* dans notre réseau dont il fait partie avec ses deux filles, Anne-Marie et Eugénie. Il sait que le réseau est dévasté, que les arrestations se sont multipliées depuis le mois de novembre et que Guyomarc'h est frénétiquement recherché par la Gestapo.

— Je voudrais installer chez vous Guyomarc'h et son poste, dit Lavocat.

— Ça va bien! accepte Le Calonnec. Et vous?

— Comment, moi?

— Vous croyez que vous êtes tranquille, dans votre maison de Vannes? A votre place, je m'y ferais pas.

Guyomarc'h et Lavocat se transportent donc à la ferme de Saint-Thuriau avec armes et bagages. Guyomarc'h déroule son antenne dans le grenier et se met au travail. Il travaille trop: en quelques jours, il passe une quinzaine de longs messages. Formé à l'école des radios de la marine nationale, il est trop bon technicien pour ne pas savoir que le risque est mortel. Mais il faut bien tenir Londres au courant, *dame gachi!*

Le dimanche 20 février, sitôt terminé le repas de midi dans la grande salle, il monte à son grenier. On dessert la table et une partie de cartes s'engage entre «le Lutteur», Lavocat, Eugénie et Anne-Marie, tandis que Mme Le Calonnec prépare le café qu'on boit seulement le dimanche, car il est rare. On le servira quand Guyomarc'h descendra. La fenêtre n'est pas perdue de vue, et on parle très fort pour couvrir le bruit que fait l'émetteur. Anne-Marie entend une sorte de dé clic :

C'est Guyomarc'h qui vient de déclencher son poste. Au même instant, des civils avec mitraillettes font irruption dans la pièce et l'un d'eux crie trois fois : «Haut les mains!» Deux d'entre eux passent les menottes à mon père et à Lavocat. Un autre siffle, toute une troupe de soldats cerne le village. Guyomarc'h avait dû tenter de s'enfuir, mais c'était impossible. Il descend. Avec maman, ma sœur Eugénie qu'on appelle Micheline dans le réseau, et une amie qui est venue nous rendre visite, nous sommes toutes quatre la face tournée contre le mur de la chambre mitoyenne. Les hommes sont dans la même position, qui dure tout le temps de la fouille. A un moment, Lavocat demande la permission de fumer. Il dit à Micheline : «Voulez-vous me donner du feu?» Je profite de cet instant pour prendre son portefeuille dans la poche de son veston, à l'insu des Boches, et demande la permission de sortir, ayant l'intention de l'enfourer dans la paille. Dehors, je vois que la maison est trop surveillée et que tous mes gestes sont épiés. J'abandonne mon projet et reviens prendre ma place auprès de ma sœur.

Dès le début, Guyomarc'h a été séparé de nous et mis hors de notre vue dans l'arrière-cuisine. Nous pillent devant nous la maison, demandent où est l'argent, qu'il faut bien leur livrer. Maman dit qu'elle a froid, et demande la permission d'aller chercher un manteau chez une voisine. Les Boches lui accordent l'autorisation, mais sous la garde d'un interprète, en lui recommandant de ne rien dire sur l'arrestation. Elle

promet. Devant l'interprète, qui n'y comprend rien, elle glisse à la voisine quelques mots en breton, la priant d'avertir mon frère René et ma sœur Hélène, partis dans un village voisin, qu'il ne faut pas rentrer au logis. Les Allemands ont donné l'ordre à Guyomarc'h de s'habiller. Il revient parmi nous.

— Messieurs et dames, dit le chef de la bande, vous êtes arrêtés. Madame Le Calonnec, habillez-vous. Et vous aussi, mesdemoiselles.

— Vous nous emmenez ? demande maman. Mais qui va s'occuper de la ferme ?

— La ferme ? Ne vous inquiétez pas pour la ferme. Elle est à nous, maintenant.

Mon père met ses souliers. Il est à côté de Guyomarc'h, qui en profite pour lui dire en breton comment il faut répondre à l'interrogatoire. Guyomarc'h est emmené le premier, en voiture. Nous, nous montons en camion. Nous étions déjà tous montés, il faisait très froid, quand maman demande la permission de retourner à la ferme pour prendre des gants. Le chef des Allemands l'accompagne. Comme elle referme le tiroir de la commode, il lui met sa main sur son bras et lui dit : «Cela va bien, madame. Restez là pour faire votre travail.»

Une quinzaine d'Allemands en civil et une trentaine de soldats sont dans le village. D'autres soldats cernent les environs. Le camion démarre.

Pendant tout le parcours, nous nous entretenons en breton avec mon père qui nous indique notre ligne de conduite pour les interrogatoires. J'ai toujours le portefeuille sur moi et cherche à m'en débarrasser. J'ai l'idée de simuler des vomissements, mais les Boches m'interdisent de me pencher au-dehors. Alors, d'accord avec moi, Lavocat se laisse tomber sur le plancher du camion. Pendant que les Boches s'occupent de le relever, j'en profite pour lancer le portefeuille. Arrivés à Vannes, nous attendons dans le camion pendant environ une heure et demie devant la Kommandantur, où ils interrogent Guyomarc'h. La nuit tombe. Le camion démarre à nouveau pour nous conduire à la prison

Nazareth. On nous fait pénétrer tous ensemble dans un bureau, on nous fouille, puis nous sommes séparés de mon père et de Lavocat, que je ne reverrai plus. On me sépare ensuite de ma sœur et je suis mise dans une cellule commune.

Dans les derniers jours du mois de février, Masuy interpelle Alain :

— Il y a longtemps que tu as vu Guyomarc'h ?

— Oui, répondit notre jeune camarade.

Il me regarda d'un air mauvais, et me dit : « Il a été détecté et il vient d'être arrêté. »

Le lendemain, à 9 h 30, comme j'arrivais au bureau de la rue de Constantine, des types de la Gestapo de la rue des Saussaies sont venus à trois m'arrêter et m'ont emmené au ministère de l'Intérieur, dans leur service. J'ai appris par la suite que c'est d'après le brouillon du message envoyé à Londres par Guyomarc'h, et qu'il conservait sur lui, qu'ils ont appris que nous nous étions

145.

Après avoir été battues, Anne-Marie et Eugénie Le Calonnec demeurèrent incarcérées à la prison Nazareth, à Vannes, jusqu'au vendredi 19 mai où, à 7 heures du matin, on les sortit de leurs cellules. Une rangée d'hommes se tenait dans le couloir, baluchon à la main. Elles eurent peine à reconnaître leur père. Boitant fortement, il avait beaucoup maigri. Sa grosse moustache, dont il était si fier, avait disparu. On leur permit de l'embrasser. Elles le prirent chacune par un bras pour l'aider à couvrir le trajet jusqu'à la gare, et les Allemands n'osèrent pas les en empêcher. Le vieux *Lutteur* ne voulut rien dire des souffrances qu'il avait subies, mais il leur apprit que Lavocat avait été soumis à d'indicibles tortures.

Son émotion de nous revoir était si grande que ses paroles étaient entrecoupées de larmes tout le temps qu'il resta avec nous. Pendant le voyage en chemin de fer jusqu'à Rennes nous dûmes rester à ses côtés et lui parler. A Redon, on fit une halte pour la correspondance, durant laquelle les Allemands nous parquèrent dans la

prison de droit commun de la ville. Nous fûmes séparées de notre père et c'est avec une joie plus grande que nous le retrouvâmes pour continuer le chemin. Ces instants de séparation nous avaient paru plus durs encore. Notre père les avait ressentis plus profondément que nous, aussi nous le réconfortions en lui disant que nous serions probablement libérées. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes à Rennes où notre escorte conduisit d'abord les hommes à la caserne Marguerite. Notre père nous quitta alors définitivement. Notre petit groupe de quatre femmes se mit en marche, nous étions fatiguées, les Allemands ne trouvaient pas la prison et nous tournions en rond dans Rennes. Nous échouâmes à la prison centrale où le gardien français nous fit un accueil des plus grossiers. Enfin, il indiqua aux Boches l'emplacement de la prison Jacques-Cartier que nous rejoignîmes au bout d'une demi-heure. L'aide de la surveillante était française et nous permit de rester ensemble.

Tout le hameau de Kerarno, près de Saint-Philibert, en Auray, savait que Georges Camenen était parti pour l'Angleterre dès le mois de juin 1940. Aussi bien notre ami prit-il les plus grandes précautions pour aller embrasser sa femme et ses deux petits garçons, Alain et Joël, à la fin de l'année 1943. Il passa trois jours chez lui sans que nul de ses voisins se doutât de sa présence. Au mois d'août 1944, une fille naquit. Quand je rendis quelques jours plus tard visite à Mme Camenen, elle me dit : « Tout le monde au village me tourne le dos. » On croyait « qu'elle avait eu une aventure », peut-être avec un Allemand... La pauvre femme ajouta : « Je sens bien que Georges ne reviendra pas. » Je fis de mon mieux pour la réconforter, mais son instinct ne la trompait pas : Georges Camenen, dit Guyomarc'h, devait mourir au camp de Neuengamme le 5 décembre suivant. Son ami le *Lutteur* était destiné à connaître le même sort.

J'essayai aussi de donner de l'espoir à Mme Jude, que j'allai embrasser au lendemain de la libération de

DOCUMENT N° 2

Ce tableau des «L.T.A.M.R.» (liaisons terrestres, aériennes, maritimes et radio) est le plus exact de tous.

Sont rayés, comme avant été arrêtés, les noms de:

Courteaud (pour Courtaud) qui est notre ami *Jacot*; Tual (il semble que les Allemands n'aient jamais connu la véritable identité d'*Alex*, qui s'appelait Alphonse Tanguy), suivi d'une croix signifiant qu'il est mort.

Yvonne (pour *Yvon*).

Drion, alias *Voisin*, suivi d'une croix (mort).

Colzy, alias *Olaf*, ou *Martel*, ou *Midas* (?)

Rocher «Tiller (pour Tillier) Pierre et femme»; *Loir*.

Tout le groupe du service de la liaison aérienne, sauf l'insaisissable *Duterte*.

Tout le groupe du service des liaisons maritimes. Le nom de *Lucas*, pourtant arrêté, n'est pas rayé.

Guyomarc'h, alias *Prigent* (de son vrai nom: *Camenen*) n'est pas encore arrêté.

A remarquer que le nom de *Colette* est rayé, comme si cet agent avait été arrêté, ce qui n'était pas exact.

DOCUMENT N° 3

C'est, reportée de façon assez exacte, l'implantation du réseau C.N.D. au mois de novembre 1943.

DOCUMENT N° 4

A côté de beaucoup d'indications exactes, ce document comporte de nombreuses erreurs dont l'une des plus grosses est d'attribuer la liaison entre le «Central-Bureau» de la C.N.D. à «Lomiral ou Gaspard» qui n'est autre que ce *Coligny* porté dans le même tableau comme étant à Londres (ce qui est vrai).

Il est révélateur de lire sous le nom de «Confrérie Notre-Dame» la mention «récente» alors qu'il s'agit du plus ancien réseau de renseignement de la France Libre alors opérant en France et bien connu sous ce vocable de la Gestapo de la rue des Saussaies depuis le printemps 1942.

Cela prouve que la Gestapo ne communiquait pas son fichier à l'*Abwehr*. Le pseudonyme de «Jean-Bart» — en tête du secteur de Bordeaux — était celui dont usait souvent notre camarade «Tourville».

DOCUMENT N° 5

L'*Abwehr* était, au milieu du mois de décembre 1943, bien mal renseigné sur l'O.C.M.

Le chef de cette importante organisation n'a jamais été un «officier anglais», mais bien le colonel français Alfred Touny, alias *Langlois*.

J'ignore qui est «*Jeanet*» ou «*Jeanmot*», dénommé le «Grand-Patron». Je n'ai jamais été le «Grand-Chef» de l'O.C.M. ni de son «Groupe Paris».

DOCUMENT N° 6

Il est largement fantaisiste.

DOCUMENT N° 7

«L'organisation des Groupes Parsifal» a été reconstituée par l'*Abwehr* après les aveux de *Parsifal*.

Les trois noms rayés dans la case du groupe «Turma» sont ceux d'agents arrêtés dout, en tête, *Sorél*.

Le «Raymond» qui occupe la case représentant la liaison est sans doute ce Raymond Freney dit *Raymond*, dit *Renouard*, passé au service de Masuy (il venait donc de trahir au moment où se déroulaient les événements qui font l'objet de ce récit).

Le réseau *Arc-en-Ciel* dont il est fait mention est un sous-groupe de *Turna* (case extrême gauche).

DOCUMENT N° 8

On remarquera que le tableau relatif au réseau de renseignement communiste *Fara* ne comporte rien d'autre que des numéros matricules qui ne peuvent être d'aucune aide à l'*Abwehr* dans ses recherches.

Ceci vient des extrêmes précautions en vigueur depuis une longue date chez les communistes. Je n'y ferai qu'une critique: en matière de renseignement, le cloisonnement très serré, si précieux pour la sécurité, nuisait grandement à la rapidité de la transmission des informations.

REMY

**MÉMOIRES
D'UN AGENT
SECRET
DE LA
FRANCE
LIBRE**

Edition revue et augmentée
avec une préface de Joseph Kessel
de l'Académie française

TOME V

(septembre 1943 - décembre 1943)

© Éditions France-Empire, Paris 1961
© Éditions de Crémille, Genève 1990.

Aux jeunes Français pour qu'ils sachent . R.

Eure-et-Loir, recrutée par le capitaine Cloche, et placée sous son commandement, ferait un bon comité de réception et nous assurerait des terrains propres à l'atterrissage ou au parachutage. Bob en touche un mot à Cloche que nous appelons « Bell » dans notre jargon. Bell révèle à Hélix l'existence de la *Confrérie Notre-Dame* et lui propose de s'y enrôler avec sept hommes décidés. Hélix devient des nôtres sous le pseudonyme d'*Hélium*. Bien entendu, sa femme Mina et sa fille Lucette seront de la partie, sous les noms de *Mauvé* et de *Sylvia*. Bell sera le conseiller militaire de la petite troupe dont Hélim prend le commandement. Hélim, qui voit loin, pense déjà aux combats de la Libération. Il confie le soin d'organiser le service de ravitaillement à André Marie, Roger Vidière, Maheu et Dutilleul, tous cultivateurs comme il convient. Le service médical sera dirigé par le docteur Parquet, assisté de sa fille, de Mme Cloche, de Mauvé, de Sylvia et de M^{lle} Allimonier.

Sur ces entrefaites, Jean de Saint-Michel Dunezat avise Hélim qu'il appartient au réseau *Cohors-Asturies* et lui demande son concours pour des opérations d'atterrissage et de parachutage. Hélim accepte tout de suite, « *toujours avec la même discrétion* », déclare-t-il dans sa candeur qu'il empêche de voir que rien n'est plus dangereux qu'un contact entre deux réseaux étrangers l'un à l'autre. Il n'a pas tort, toutefois, de se réclamer de son habituel mutisme : aucun de ses camarades ne soupçonne l'existence du réseau *C.N.D.* Chacun se prépare, pour ce qui le concerne, « à en flanquer un coup aux Boches », un point c'est tout. Les mois s'écoulent. Bob est arrêté le 29 mai 1942 et Jacot demande à notre ami « Bell » s'il est d'accord pour continuer à nous servir d'asile. Il ne s'agit plus seulement du risque d'être détecté par la radiogoniométrie allemande, qui se montre de plus en plus active et précise : un mot de Bob dans sa prison, et c'est la mort pour le capitaine Cloche et sa femme. Mais notre « Père tranquille » reçoit à merveille le nouveau venu et lui montre la pièce où Bob travaillait, disant : « *Que monsieur Jacot veuille bien se*

considérer comme étant ici chez lui. » Le 28 juin 1943, Jacot est arrêté à son tour, mais l'asile-radio de Villemeux est trop précieux pour que nous y renoncions. Guyomarc'h y a travaillé plusieurs fois tandis que Jacot se trouvait retenu à la centrale : sera-t-il autorisé à y retourner ? Notre vieil ami est profondément éprouvé par l'arrestation de Jacot, auquel le liait une vive affection, mais il ne songe pas une seconde qu'il serait peut-être temps de mettre fin aux dange-reuses activités qui s'abritent sous son toit. Il en ira de même pour M^{me} Eléonore Chédeville qui, elle aussi, a mis sa maison de Pont-Authou, dans l'Eure, à la disposition de Bob, puis de Jacot. Guyomarc'h y est le bienvenu. Pas plus que M^{me} Chédeville, le capitaine Michel Cloche n'a le sentiment de se comporter en héros. Bell et « la Princesse » sont pourtant l'un et l'autre des princes du vrai courage.

— Dites donc, Hélix...

— Oui, monsieur Cloche.

— M^{me} Dalloyau, cultivatrice à Ouerre, m'informe qu'un envoyé du *Front National* est déjà depuis quelque temps dans la région mais il n'a pu réussir à mettre debout le groupe de résistance dont il est chargé. Voulez-vous lui donner un coup de main ? Nous en sommes au point où il faut travailler le plus possible avec tous les patriotes, d'où qu'ils viennent.

En ce mois de juin 1943 qui va voir l'arrestation de Jacot, Hélim est d'accord, comme il va de soi. Bell lui présente le représentant du *F.N.*, un nommé Francis Fermine. Celui-ci, qui se désespérait de l'inanité de ses efforts, manifeste sa joie d'être mis en rapport avec un mouvement solidement organisé. L'entrevue a eu lieu chez Hélim. Une fois que les visiteurs sont partis, Mauvé avertit son époux : « Tu vas te faire arrêter. »

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Tu n'as pas regardé cet homme. Il me paraît faux. Il ne vous regarde pas en face, son sourire est bizarre...

— Mais non, mais non ! proteste Hélim. Tu penses bien qu'on ne lui confierait pas une mission

feu au milieu de l'avenue. Manqué! J'amorce un mouvement sur la droite pour sauter sur un camion qui passe. Violent coup au bras gauche qui tombe, inerte; touché. La foule s'ameute: «Arrêtez-le!» Un agent me barre le passage, je lui glisse entre les mains, plonge dans le métro Ternes et m'affale au bas des marches, me blessant à la jambe. Ayant l'impression qu'un Gestapo me poursuivait, j'attends pendant une seconde la balle qui va me transpercer. Non. J'enfoncé les battants et je me précipite à l'entrée du quai. Portillon fermé, le métro à quai. J'arrache le portillon des mains de la poinçonneuse méhousée, et je saute dans la première voiture: «Cachez-moi! Je suis poursuivi par les Boches!»

Persone n'a bougé. Le chef de train appuie sur ses boutons de fermeture et siffle le départ. Le waitman refuse de démarrer. L'agent de police arrivait: «Où est-il?»

Un aimable monsieur me désigne et je sors au bras de l'agent, à qui je dis: «Attention, je suis blessé.»

Je prends immédiatement mon carnet de rendez-vous et le lui glisse dans la main en lui recommandant de le détruire tout de suite. Il le prend, et me demande si j'ai lancé une grenade. Je lui réponds que je ne suis pas armé, et lui explique mon affaire. Nous sortons du métro, suivis par la foule. Il veut m'emmener vers l'Etoile, mais je fais demi-tour et l'entraîne sur l'avenue des Ternes: «Ou vous êtes Boche, ou vous êtes Français. Si vous m'arrêtez, vous me livrez aux Boches, et vous avez ma mort sur la conscience.»

— Entrons là! dit-il en avisant un immeuble, le n° 4 de l'avenue des Ternes.

«Une fois dans la cour, il appelle son collègue, l'agent n° 10102.

— Voilà un gars qui travaille pour de Gaulle. Que faisons-nous?

Ils me serrent la main et s'en vont.

A bout de forces, et près de m'évanouir, j'entre chez le concierge: «Avez-vous une sortie par-derrière?»

Il n'y en a pas.

— Entrez ici, dit le concierge. Je vais vous cacher. Il me fait monter dans une chambre. Je peux m'étendre

sur un divan. Il m'apporte de la bière et un sandwich. L'appétit ne perdait pas ses droits.

Toujours ce même dimanche, à 14 h 30, dans un café de cette même avenue Wagram non loin de la place Pereire, Dutertre retrouve Coco, Rocher, Véro-nique et Maurice Canon. Il sait depuis la veille qu'Alex a été tué, que Tilden, Alain et Emma sont arrêtés. Il espère rencontrer Christian Roehrich, dit «Colette», dont il est sans nouvelles depuis plusieurs jours. Mais Colette n'est pas au rendez-vous.

— L'arrestation de Tilden et d'Emma nous inquiète beaucoup, dit Dutertre. Tilden a peut-être pris connaissance des emplacements de terrains quand je les ai donnés à Jacot à la centrale de la rue Chardon-Lagache, et Emma connaît beaucoup de choses, car elle nous procure les voitures P.T.T. pour les transports. Nous n'avons plus de liaison avec Londres, sauf par Guyomarc'h qui est en Bretagne. C'est trop loin pour décommander à temps l'opération Nathalie qui doit avoir lieu demain lundi et nous amener quatre passagers, dont Rémy.

Il n'est pas prouvé que Tilden connaisse le terrain Pêche. Alain et Emma l'ignorent sûrement. Canon le connaît, mais il est là, près de nous, en libéré. Nous décidons de tenter l'opération si Londres la confirme demain. Pour le cas où elle serait retardée, je donne à Rocher le texte qui suit en le priant de le faire télégraphier via Guyomarc'h:

SUITE ARRESTATION ALEX ET CENTRALE TILDEN — STOP — PÊCHE ET FLORENCE PEUVENT ÊTRE BRULÉS — STOP — PROPOSE BEAU TERRAIN POUR DOUBLE LYSAN- DER NOM ROSTOV 45 E. DE 0.40 ET 27 N. DE 53.63 — STOP — PARACHUTAGE SUR PARMÉ 6 E. DE 1.40 ET 40 N. DE 54.60 — STOP — ASILE POUR LES DEUX — TRANSMISSION SERA LONGUE — STOP — SI MAINTENEZ PÊCHE ET FLORENCE FAITES PASSER: MONSIEUR SIMPA AIME LES FRUITS — STOP — SI PRÉFÉREZ NOUVEAUX TERRAINS: MONSIEUR SIMPA AIME LES VIOLETTES DE ROSTOV — FIN.

Rocher ne sait pas encore si le courrier, qu'on fait rentrer de Concarneau, pourra partir. Il décidera demain. Pendant la durée de l'opération, Coco sera en liaison avec Mme Bertrand, mon agent de liaison. Je conviens d'un rendez-vous de raccrochage avec lui, et je pars vivement, car je trouve que nous sommes trop nombreux.

Le témoignage de Faucon et celui de Dutertre nous permettent de mesurer l'importance de la chance dans cette vie hasardeuse qui était la nôtre.

Faucon indique que Tilden, venant de l'avenue Wagram, a traversé le café *Chez Dupont* l'air hagard, sans s'arrêter, allant vers la porte de l'avenue des Ternes, sans remarquer ses deux camarades. Pourquoi? Tout porte à croire qu'il était au courant du rendez-vous pris par Dutertre dans un café de l'avenue Wagram pour le dimanche 7 novembre, car l'opération *Nathalie* le concernait directement: c'était à lui de transmettre et de recevoir les messages radio qui s'y rapportaient.

Sachant que cette opération devait me ramener en France et ayant entendu diffuser la veille par la B.B.C. un «message personnel» dont il comprenait le sens caché, Tilden ignorait l'emplacement du terrain *Pêche*. Servant d'appât, comme dit Faucon, il devait permettre à Masuy — qui l'attendait place Pereire — de s'emparer de la personne de Dutertre. C'est par hasard, et presque par erreur, qu'il fit arrêter Faucon et Laurent, dérangeant ainsi les plans arrêtés par Masuy. Il importait donc pour celui-ci de retarder l'opération *Nathalie* de façon à différer ma venue jusqu'au jour où il tiendrait Dutertre.

La chance... Si l'on songe qu'après avoir conduit Laurent au 101 de l'avenue Henri-Martin, la voiture d'où Faucon avait réussi à s'échapper est revenue sur les lieux, et que les hommes de Masuy sont demeurés en faction jusqu'au soir, non loin du café où ce Dutertre, qu'on voulait capturer à tout prix, discutait avec quatre de nos camarades ignorants comme lui du drame qui venait de se produire, on conviendra que

nous n'avions pas tort d'éprouver à son égard une crainte respectueuse, et même quelque peu supersticieuse.

Au Mans, Poulet et Poussin ont quitté la maison de notre ami «Poulet», emmenés dans une traction-avant. C'est au tour de Robert Gérard de monter au premier étage pour y être interrogé. On l'y incite à coups de pied dans le dos et à coups de poing dans la nuque. Sa «canadienne», sa veste et son pull-over lui sont arrachés. Assis derrière le bureau qui occupe le centre de la pièce, deux hommes dévisagent notre camarade: le chef local de la Gestapo, en complet-veston, et l'interprète, simple sous-officier de la *Wehrmacht*. Une brute énorme à profil de tueur, nerf de bœuf en main, se tient près du prisonnier.

— Le nom de ton réseau?

— Je l'ignore.

Gérard est mis de force à genoux. Coups de schlague sur le dos, coups de pied dans les reins. Vers 6 heures du soir, l'homme de la Gestapo déclare:

— Malgré votre jeune âge, il apparaît que vous êtes bien le chef de bande. D'abord, nous sommes renseignés sur votre réseau plus que vous ne pensez. Tous vos chefs sont arrêtés. Tilden, *kaputt!*

Gérard ne bronche pas. Il n'a jamais entendu parler de ce Tilden qui n'était en liaison qu'avec les opérateurs radio.

— *Les Allemands me montrent une liste de noms parmi lesquels je reconnais ceux de Basset, de Gaumont et de Lys. Ils me disent que tous nos amis de Bernay ont été arrêtés. Ils me montrent une liasse de rapports adressés à «Dekobra» et sans doute saisis sur un de nos agents. Devant tous ces éléments, je ne puis continuer à nier systématiquement. Il me faut faire des concessions. Je dis ne pas connaître Gaumont, non plus que Lys. J'ai été engagé par Basset qui m'a mis en rapport avec un agent de liaison avec lequel j'ai rendez-vous en même temps que Paul Segrétain, à peu près une fois par mois. Basset étant en Angleterre, cela ne peut lui causer aucun tort. Comment s'appelle cet agent? Je l'ignore.*

Nathalie est remise au lendemain. Tilden entend, lui aussi, et traduit à Masuy le sens secret du message. Masuy peut se frotter les mains : sa ruse a réussi.

MARDI 9 NOVEMBRE. — Les Allemands ont saisi des photos de Pruvost au domicile d'Emma, mais ils ne semblent pas avoir encore détecté l'organisation P.T.T. Pruvost se réfugie dans un asile situé rue du Belvédère. Il a su comment s'était produite l'arrestation d'Emma : dès son entrée dans le café *François-Coppée*, Tilden s'est levé, la désignant du doigt. «La voilà!» a-t-il dit aux deux hommes de la Gestapo qui se tenaient assis près de lui.

Notre «Princesse» reçoit une deuxième visite.

— «Service allemand!» *Ce sont trois lourdauds d'Evreux. Je suis de bonne humeur et les prends à la rigolade: «Quoi? Hier vos camarades de Paris, et aujourd'hui vous?»*

Ça les met en boule. Ils se détestent entre eux.

— *Madame! Vous avez logé des aviateurs! Septembre!!!*

Il est vrai que j'ai eu affaire à un Canadien, mais je n'ai pas logé d'aviateurs. Je me fâche, et leur explique à qui ils ont affaire, leur parlant de mes relations en Bohème sans leur laisser le temps de placer un mot, et demandant à voir la lettre anonyme qui m'a dénoncée. Ils me montrent une liste de noms où je vois celui de l'admirable «Grégoire», commissaire au Petit-Quevilly, torturé et assassiné en déportation. Après la torture, il m'avait fait dire qu'il n'avait pas parlé, mais que les Boches avaient pris son agenda où mon adresse était notée au milieu de beaucoup d'autres. Mon nom est aussi sur la liste avec la mention: FEMME TRÈS DANGEREUSE.

Je montre aux trois Boches mon portrait en pied — à vingt ans! — et leur dis en riant: «Oui, à cet âge-là! Maintenant, plus...»

Gros rire allemand. Calva. Ils disent qu'ils étaient venus pour me festner, m'arrêter. Ils s'en vont et je n'en entendrai plus parler.

Un petit conseil de guerre a réuni nos amis Jeanne Le Bozec, dite «Yvon», secrétaire d'Alex, Rocher, Véronique, Coco, Tourville et Colette. Il a été décidé que les «valises-courrier» qui ont été transportées au garage P.T.T. de la rue François-Bonvin devaient être confiées à Bucéphale, agent de liaison de Dutertre, de chez qui elles pourront être transportées à tout moment sur le terrain *Pêche*. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le colonel Wackenheim prend fort mal la chose et, avant de se rendre en Savoie où il doit passer quelques jours, défend qu'on touche aux «valises-archives». Cette défense n'est pas du goût de nos amis, qui ne connaissent le colonel que pour l'avoir vu une fois en compagnie de Pruvost. Que signifie cette ingérence dans les affaires du réseau? On va se mettre tout de suite à la recherche d'un nouveau local, où l'on fera déposer les archives.

Les arrestations survenues au cours des derniers jours confirment que Tilden s'est «mis à table», livrant aux Allemands les emplacements des asiles et des terrains. Mais on demeure persuadé à juste titre qu'il ne connaît pas le terrain *Pêche*.

Ce même jour, mardi 9 novembre, Masuy prend connaissance d'un message que Tilden a reçu en fin de matinée sur son poste, et que le *Funkabwehr* vient d'achever de déchiffrer. Il s'agit de notre réponse au premier télégramme que lui, Masuy, a dicté à Tilden le lundi 8, et que celui-ci a transmis sur son poste après l'avoir chiffré dans son code, qu'il a livré avec le reste!

VOTRE UN DU HUIT — STOP — PRÉCISEZ 1) SORT DE LAURENT — 2) NATURE INTERVENTION GESTAPO — 3) SI FAUCON ET VOUS AVEZ ÉTÉ IDENTIFIÉS — 4) CE QUE VOUS ENTENDEZ PAR NE PAS CONTACTER LES AUTRES — STOP — METTONS AU COURANT ALEX VIA GUYOMARCH — STOP — METTEZ-NOUS AU COURANT VOTRE SITUATION EXACTE AU PLUS TOT ET ATTENDEZ INSTRUCTIONS DÉTAILLÉES — STOP — PRÉCISEZ SI COLETTE PEUT VOUS JOINDRE SANS DANGER VIA EMMA — STOP — FIN.

C'est le texte que le lieutenant-commander P... a établi la veille avec Debesse et moi, sur l'affirmation de Debesse que la loyauté de Tilden ne pouvait être mise en doute. Masuy peut s'estimer pleinement satisfait: donnant en plein dans le panneau qu'il a tendu, Londres lui fournit plusieurs indications intéressantes:

1 — Faucon n'a pas encore pris de contact radio avec Londres. Blessé, il se terre probablement quelque part.

2 — Londres ignore tout de la mort d'Alex. A noter l'importance du poste Guyomarc'h, sur lequel il faudra mettre la main.

3 — «Colette», dont l'existence a été signalée par Tilden, semble être le pivot du réseau. A noter.

4 — Londres ne sait rien de l'arrestation d'Emma, et semble ignorer celles qui ont suivi à Paris, au Mans et ailleurs.

5 — Rien n'indique que Londres tienne Tilden en suspicion. Tilden pourra donc être utilisé pour maintenir un contact précieux entre tous: que peut-on révéler de mieux que d'être aimablement renseigné par son adversaire? Pas bien fort, cet *Intelligence Service*!

Une ombre à ce brillant tableau: à 21 h 30, la B.B.C. parle une nouvelle fois de *Nathalie* et Tilden prétend que le texte du «message personnel» signifie que l'opération aura lieu ce soir même, 9 novembre. Londres aurait donc été joint par Faucon depuis le message du matin? A-t-on décidé de faire partir Rémy? Si celui-ci arrive ce soir sur le terrain *Pêche*, tout l'échafaudage s'effondrera. Tilden n'a-t-il pas mal compris? Non. Il a refait ses calculs: *Nathalie* est bien pour ce soir.

Masuy ignore naturellement que nous avons décidé, à Londres, d'envoyer un avion à vide sur le terrain *Pêche* pour rapporter le courrier, et ramener un de nos camarades que Duterre, au vu de la lettre qui lui sera remise par le pilote, aura mission de désigner sur place pour nous renseigner sur la situation.

Duterre continue de croire que Tilden ignore l'emplacement exact du terrain *Pêche*, mais il prend

ses précautions. Parti pour Beauvais, où il va tenter de sauver ses agents, Debey ne participera pas à *Nathalie*. Avec des ruses de Sioux, Duterre se rend sur le terrain, accompagné de Gaston Courseaux, notre «asile» local, de Christian et de Patrick. Rocher n'a pas envoyé le courrier attendu.

Le temps s'était montré magnifique pendant toute la journée, mais une épaisse nappe de brouillard recouvre la campagne. Duterre entend très bien l'avion approcher, puis s'éloigner. Le pilote n'a pu distinguer les signaux. L'échec de cette liaison, qui nous maintiendra dans l'ignorance, aura les pires conséquences.

MERCREDI 10 NOVEMBRE. — Le premier en France, mon réseau a été pourvu d'un poste émetteur à ondes ultra-courtes, pratiquement indétectables, sur lesquelles le pilote se guide pour découvrir le terrain où il est attendu. Nommé *Ayasha*, cet appareil est activement recherché par le *Funkabwehr*, à qui une note de l'O.K.W. a prescrit de s'en emparer à tout prix. Tilden révèle à Masuy que celui dont nous disposons a été confié à la garde du gendarme Picard, à Ault-Onival, près d'Abbeville. Masuy prend sa décision sur-le-champ:

— *Vu l'importance de l'appareil, je me rends à Ault. Comme c'était à la gendarmerie, je me fis accompagner de deux hommes en uniforme. Alain ne m'accompagnait pas, et je ne connaissais que le nom de Picard. J'entrai à la gendarmerie avec mes hommes, plus Stratenschulte et Bernard. Tous restèrent dans la cour, et j'entrai au bureau avec Stratenschulte. Je demandai huit hommes pour aider à une grande opération contre des terroristes. Je devais savoir où était Picard sans donner l'alerte, car un seul gendarme était présent et il y en avait cinq en tout. L'homme présent me dit qu'il ne pouvait me donner huit hommes, qu'ils n'étaient que quatre, plus lui-même, et tous en route, mais qu'il pouvait peut-être les rejoindre par téléphone. Là-dessus, je lui demande s'il ne connaît pas à la gendarmerie du village voisin un de mes anciens amis de régiment, le brigadier Picard. Il*

Mésange sur le quai du métro Bienvenue, pour être porté par ses soins à Quimper :

— *J'ai chiffré de 19 heures à 21 h 30. Le message est enfin prêt. 21 h 40! Je suis dans le métro. Je n'ai que vingt minutes, c'est peu pour le trajet Passy-Montparnasse. Le train pour la Bretagne part à 22 heures. A Bienvenue, pas de Mésange. Il est presque 10 heures... Je me précipite vers la gare, arrive au train, grimpe dans une voiture de première classe, l'explore: personne. Je passe dans une autre... Je n'en ai inspecté que la moitié, sans succès, quand le train démarre. Je dois descendre. Il n'y a plus rien à faire ce soir pour ce message!*

Si notre amie avait disposé de quelques minutes supplémentaires, elle aurait trouvé dans ce train Maurice Canon. Cédant aux instances de Debeau, il allait «se mettre au vert» à Rennes.

22 heures: une demi-heure plus tôt, la B.B.C. a diffusé un «message personnel» qui fait allusion à une «tempête à l'ouest», signal d'alerte convenu pour l'ensemble du réseau, en même temps qu'elle a fait savoir que l'opération *Nathalie* était remise *sine die*.

Depuis le matin de ce mercredi 10 novembre, nous sommes en proie, à Londres, à la plus grande perplexité. L'avion est rentré sans que le pilote ait vu aucun signal sur le terrain *Pêche*. Il est vrai qu'une nappe de brouillard s'étendait sur la région. Nous voulons espérer que Dutertre était là. Mais la centrale d'écoute nous fait parvenir deux télégrammes, reçus sur l'indicatif du poste Guyomarc'h.

1 DU 6 — STOP — CLÉO CENTRALE RADIO TILDEN TOUS RADIOS ET EMMA ARRÊTÉS SANS NOUVELLES LAURENT — STOP — RÉPÉTONS: CLÉO CENTRALE RADIO TILDEN TOUS RADIOS ET EMMA ARRÊTÉS SANS NOUVELLES LAURENT — STOP — DISPOSONS POSTE GUYOMARCH — STOP — CENTRALE C.N.D. TOUS COURRIERS PADS CODES ARCHIVES SAUVÉS — STOP — MESURES SÉCURITÉ PRISES — STOP — NOUS EFFORÇONS RASSEMBLER MAXIMUM DU SERVICE AVEC PRUDENCE — STOP — A SUIVRE.

2 DU 6 — STOP — CLÉO AVAIT SUR LUI DIFFÉRENTS PAPIERS CONCERNANT NARVAL ET PEUT-ÊTRE AUSSI AUTRE BATEAU — STOP — OPÉRATIONS MARITIMES MOMENTANÉMENT COMPROMISES — STOP — PAPOU NE DOIT PAS ÊTRE TOUCHÉ MAIS PARTICULIÈREMENT RÉGION BRETAGNE SEMBLE DANGEREUSE — STOP — AMITIÉS = BELLEAU.

«Cléo» est le pseudonyme dont Alex fait usage pour signer ses télégrammes. Nous appelons «pads» les tables de nombres arbitraires qui servent au surchiffrement de nos messages. «L'autre bateau» signifie que nos *Deux-Anges* sont menacés avec le *Narval*. «Papou», terme conventionnel, se rapporte à une opération de liaison maritime qui était prévue à brève échéance. «Belleau» est la signature qu'utilise notre ami Coco pour ses messages radio.

Prévenu dès le samedi 6 par Mésange qu'Alain et Tilden ont été arrêtés, et sachant qu'on était sans nouvelles d'Alex, Coco a immédiatement rédigé un message en clair qu'il a fait porter à Guyomarc'h en priant celui-ci de le chiffrer dans son code personnel, ignorant que Tilden en possédait les clefs. Intercepté par le *Funkabwehr*, ce message est donc, à notre insu, déchiffré par Masuy.

Quant à nous — le *lieutenant-commander* P..., Debesse, S.V.P., et moi — nous ne comprenons pas ce que nous dit Coco. A première lecture, il apparaît qu'Alex, Tilden, les opérateurs-radio et Emma ont été tous arrêtés à la centrale-radio. Mais cette interprétation nous semble erronée puisque nous avons reçu lundi, *daté du jour même* (c'est-à-dire du 8 novembre), le télégramme de Tilden qui nous avisait que la veille, dimanche 7, il avait échappé à la Gestapo en même temps que Faucon. Or les deux télégrammes de Coco sont datés du samedi 6.

P... émet une supposition: «Imaginons que la rédaction de Coco soit fautive et qu'il faille lire: CLÉO TOUS RADIOS ET EMMA ARRÊTÉS A LA CENTRALE RADIO TILDEN. Cela expliquerait que

Tilden ait pu retrouver Faucon et Laurent au *café Dupont* le dimanche 7 ?

— Non, rétorque S.V.P. C'est moi qui ai installé la centrale-radio. Tilden s'y rendait tous les jours. Séverine et Alex étaient seuls à en connaître l'adresse. A supposer qu'Alex ait dû envoyer un agent de liaison, il n'aurait jamais eu recours à Emma. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Nous comprenons très bien. Par contre, puisque notre ami affirme que Tilden se rendait quotidiennement à sa centrale, nous ne comprenons pas que son message du 8 ne fasse aucune allusion à des événements qui datent au moins du 6, date du message de Coco.

— Reprenons le dossier des télégrammes de Tilden, propose P...

Son examen fait tout de suite ressortir que, depuis le 4, nous n'avons reçu que son message du 8.

— Il s'est peut-être absenté de Paris le 5 pour une raison que nous ignorons, dit Debesse. Revenu le 7, il aura échappé de justesse à l'arrestation chez *Dupont* en compagnie de Faucon et n'aura pas osé se rendre à sa centrale...

Le « n'ose pas contacter les autres » du message de Tilden en date du 8 semble confirmer cette thèse, qui expliquerait d'autre part que son auteur ignore tout des faits signalés par Coco. Mais S.V.P. s'étonne :

— Je connais Drion, l'administrateur du garage. Il aurait fait aviser Tilden par son fils.

— A moins, objecte Debesse, qu'à la suite de l'alerte de dimanche, Tilden n'ait coupé tous les contacts.

J'interviens à mon tour :

— Il y a une autre hypothèse : Tilden a trahi, ce qui nous expliquerait pourquoi Dutettré n'était pas hier soir au rendez-vous.

S.V.P. et Debesse protestent avec force contre cette supposition et affirment leur pleine confiance en Tilden, que je ne connais pas pour ma part.

— Attendez ! dit S.V.P. Supposez que Faucon, après sa fuite, ait été filé à son insu ? Il est en charge

de la Bretagne, et connaît l'asile de Guyomarc'h. Sans le savoir, il y a conduit tout droit la Gestapo, ne se souciant pas de reprendre le contact avec Tilden qu'il a vu s'enfuir en même temps que lui. Il s'est fait prendre avec Guyomarc'h...

— Non, cher ami. Ces deux messages sont signés de Coco, et non de Faucon. Ils sont datés du 6, et l'affaire Faucon-Tilden est du 7.

— Eh bien ! Guyomarc'h est en relation constante avec Faucon. Ne serait-ce pas son arrestation qui aurait entraîné celle de Faucon le 7, à son rendez-vous avec Tilden ? Il peut y avoir une erreur de date dans les messages de Coco, que nous n'avons reçus qu'aujourd'hui.

— C'est possible, reconnaît P..., puisqu'ils font allusion à Laurent, dont nous savons qu'il n'a été arrêté que le 7...

— Je crois à l'erreur de date, dit Debesse. Il est peu probable qu'il ait fallu quatre jours pour transporter ces messages de Paris à Quimper.

Le toucher propre à un opérateur-radio ne saurait tromper un expert. P... se renseigne auprès de la centrale d'écoute, qui est formelle : le message reçu le 8 a bien été transmis par Tilden ; les deux messages enregistrés aujourd'hui ont bien été passés par Guyomarc'h. Devant ces deux textes contradictoires envoyés par deux voies différentes, l'une comme l'autre *a priori* hors de tout soupçon, nous tournons en rond.

— Il n'y a qu'une explication, conclut P... : c'est que l'un des deux opérateurs est aux mains des Allemands. L'un des deux messages a été dicté par la Gestapo.

C'est l'idée que j'ai émise. Mais je connais trop bien Georges Camenen, dit « Guyomarc'h », pour n'être pas sûr qu'il se ferait couper en morceaux plutôt que de se prêter à une semblable besogne.

— Je pense exactement la même chose de Tilden ! déclare vivement Debesse, soutenu par S.V.P.

Il faut prendre une décision. Dans cet embrouilla-mini, dont je ne tiens que peu de fils, Guyomarc'h ne

joue qu'un rôle accessoire. Nous lui répondrons donc avec prudence. Par contre, des questions précises seront posées à Tilden à qui nous adressons sous la signature «Martin», que S.V.P. utilise pour ses messages radio, les deux télégrammes qui suivent :

2 DU 10. — STOP — SUITE A VOTRE 1 DU 8 AVONS REÇU DE COCO VIA GUYOMARCH UN TÉLÉGRAMME DATÉ DU 6 DISANT TEXTUELLEMENT CLÉO CENTRALE RADIO TILDEN TOUS RADIO ET EMMA ARRÊTÉS SANS NOUVELLES LAURENT — STOP — A SUIVRE.

3 DU 10. — STOP — IL EST DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE QUE VEILLIEZ BIEN RÉPONDRE LE PLUS TOT POSSIBLE AUX QUESTIONS SUIVANTES 1° PARAGRAPHS 1, 2, 3 NOTRE TÉLÉGRAMME DU 8. — 2° EST-CE BIEN LE DIMANCHE 7 QU'AVEZ ÉTÉ INQUIÉTÉ — STOP — AVIEZ-VOUS EU UNE ALERTE AUPARAVANT? — 3° CLÉO ÉTAIT-IL AVEC VOUS LE DIMANCHE 7 OU AVAIT-IL RENDEZ-VOUS AU CAFÉ DUPONT — STOP — SAVEZ-VOUS QUELQUE CHOSE DE LUI? 4° RENSEIGNEZ-VOUS LE PLUS TOT POSSIBLE SUR SORT EMMA — 5° A-T-ON PERQUISITIONNÉ VOTRE CENTRALE ET QUEL EST LE SORT DE VOISIN? — 6° DE QUELS OPÉRATEURS DISPOSEZ-VOUS ENCORE? — 7° ESSAYEZ DE CONTACTER DUTERTRE SOIT PAR CHRISTIAN SOIT PAR BUCÉPHALE VIA EMMA ET MÉSANGE — STOP — SI RÉUSSISSEZ ÉCOULEZ TRAFIC DUTERTRE DANS VOTRE CODE — STOP — ATTENDONS VOS NOUVELLES EXTRÊME URGENCE — STOP — CONFIANCE ET COURAGE — STOP = MARTIN — FIN.

A l'instar de notre message n° 1 du 8, deux textes vont être déchiffrés par les services du *Funkabwehr*. Plus encore que le premier, ils sont catastrophiques. Nous informons gracieusement Masuy que :

1 — Nous ne disposons d'aucun autre contact que celui qui nous est offert par Guyomarc'h, et les questions que nous posons semblent impliquer que nous doutons de la loyauté de celui-ci.

2 — Notre invitation à contacter Dutertre signifie que l'opération *Nathalie* n'a pu être exécutée le mardi

9, et que nous sommes dans l'ignorance complète des événements qui se sont déroulés depuis le 5.

3 — En disant que Dutertre peut être joint *via* Emma, nous condamnons la malheureuse femme à un supplément de tortures. Nous révélons par ailleurs la filière Mésange-Bucéphale et la filière Christian.

4 — Nous persistons à entreprendre *Nathalie* puis que nous demandons instamment que le contact soit pris avec Dutertre.

5 — Nous affirmons notre confiance en Tilden. L'ironie involontaire du souhait «confiance et courage», alors qu'il s'est mis depuis six jours au service des Allemands, est effrayante pour ceux qui savent. Mais nous ne savons pas.

A la lecture de nos messages 2 et 3, Masuy s'assigne l'ordre d'opérations suivant :

1° Capturer Mésange.

2° L'obliger par les moyens qui conviennent à donner l'adresse de Bucéphale, qui conduira à la capture de Dutertre.

3° Forcer Dutertre à livrer l'emplacement du terrain *Pêche* et le code des signaux lumineux à l'adresse de l'avion anglais.

4° Maintenir à tout prix cette magnifique et aveugle confiance que Londres témoigne à Tilden. Pour obtenir ce résultat essentiel, s'emparer de Coco et de Guyomarc'h dont le poste sera utilisé. S'assurer de la personne de Faucon, qui en sait trop long depuis l'affaire du café *Dupont*.

5° Mener le jeu jusqu'à l'exécution de l'opération *Nathalie*, pour capturer ce Rémy avec qui l'*Abwehr* et la Gestapo ont depuis longtemps quelques comptes à régler.

Masuy ne s'adresse qu'une critique: il a eu tort de n'envoyer qu'un seul télégramme à Londres, alors que Tilden émettait chaque jour, ou presque, selon ses dires. Mais il faut se méfier: les questions posées par les messages 2 et 3 sont précises, et il importe de ne pas se couper. La première chose à faire est de répondre au message n° 1, avec la prudence conve-

nable. Si l'on disait à Londres qu'il n'a pu être déchiffré? Cela arrangerait tout, en expliquant le retard. Par ailleurs, on va donner le n° 3 à cette réponse: Londres croira qu'un n° 2 n'a pas été capté par son service d'écoute.

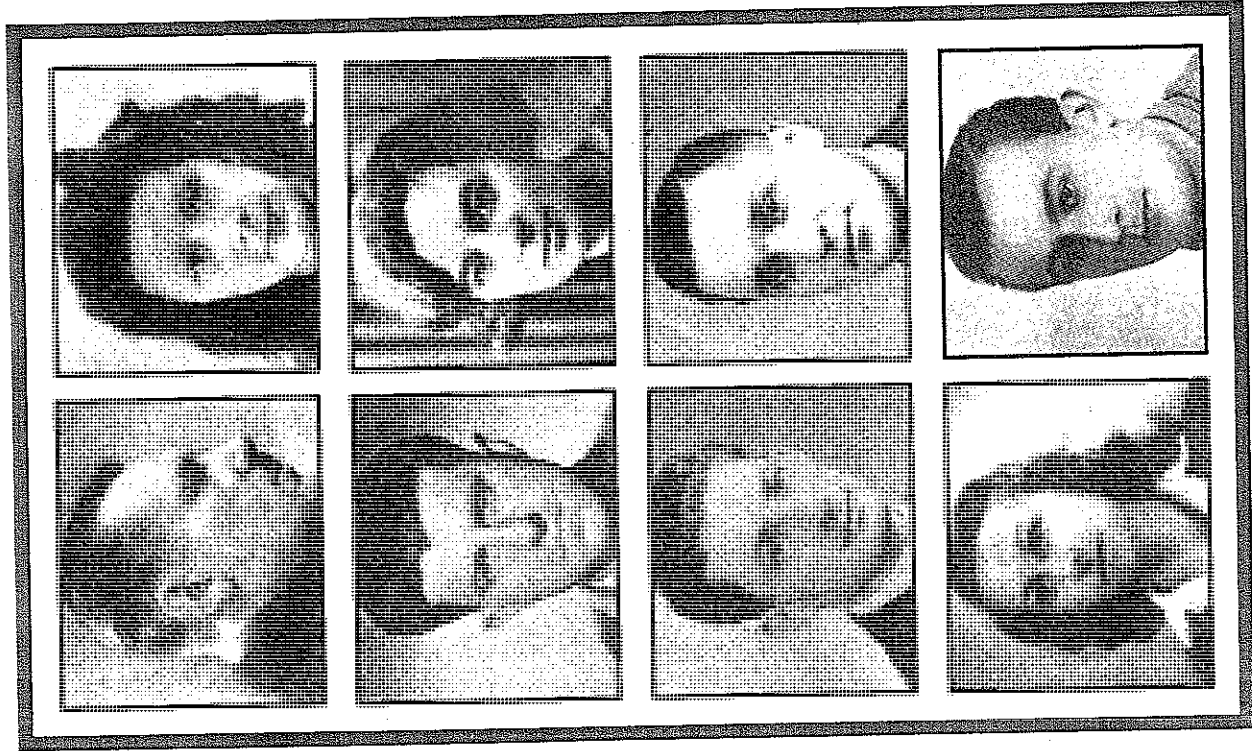
Le message «Tempête à l'Ouest» est entendu par nos amis de Bernay. Ils se consultent: partir? mais que deviendront leurs femmes et leurs enfants? Ils décident de ne pas bouger. On se contentera de détruire les documents compromettants.

Au passage de Lanriec, près de Concarneau, Mme Martin tient un café à l'enseigne de l'*Etoile du Nord*. Comme tous les soirs, lorsqu'il est à terre, René Carval y écoute «la radio anglaise». Il entend lui aussi le message, dont il sait ce qu'il signifie. C'est très bien de vous dire de partir tout de suite pour l'Angleterre avec l'équipage du *Papillon-des-Vagues*: son frère Armand, Michel Le Gars, Alain Hélias, Lucas, et le mousse Louis Le Léon. Mais cette g... de bateau est en réparation. Alors? Il n'y a qu'une chose à faire, attendre que ça se passe.

JEUDI 11 NOVEMBRE. — Dutertre rentre à Paris dans la matinée avec son agent de liaison Mauri. Christian et Patrick attendent au voisinage du terrain *Pêche* que se fasse l'opération *Nathalie*. Le Fauve et Bucéphale sont à Chauny, attendant pareillement un parachutage. Par son agent Ausport, alias Irénée Cazals, Dutertre leur donne l'ordre de rentrer à Paris. Mme Bertrand est sans nouvelles de Coco, de Rocher et de Colette.

Chez M. Deloncle, qui lui prête asile, Dutertre retrouve Debey, encore tout ému. Tous ses agents de la région de Beauvais ont été arrêtés, et la Gestapo est à son domicile. Dutertre doit insister beaucoup pour persuader son vaillant camarade de partir par *Nathalie*.

Yvon manque un rendez-vous qu'elle avait avec Tourville, qui devait lui révéler le lieu où sont



déposées les archives. Pour le retrouver, elle se rend chez l'agent de liaison Mariette, 48, rue de Passy. Un coup de fil de Coco lui permet de reprendre le contact avec Tourville, qu'elle retrouvera le lendemain en compagnie de Rocher, de Colette et de Coco.

— Puisque vous allez voir Coco, lui dit Mariette, voilà un papier qui est pour lui. Faites comme nous, ne le lisez pas: il y a dessus l'adresse de la clinique où est soigné Faucon.

Dans la soirée, Mariette est arrêté. Tourville envoie Mésange en Bretagne chez notre ami Lavocat, avec mission de ramener Guyomarc'h et ses quartz. Le radio Louis Villemain, dit «Gobelins», possède un poste émetteur qu'on pourra ainsi utiliser.

L'équipe Masuy, pour sa part, ne demeure pas inactive.

Accompagné des inséparables Stratenschulte et Rolf, Bernard se rend en Normandie chez un grand mutilé de guerre que nous appelons «Marco», et dont la demeure nous sert d'asile-radio.

— *Je me fais passer pour un industriel français, et je dis que les deux Allemands sont des pilotes anglais parachutés.*

— *Je les emmène dans un château pour les faire passer en Angleterre. Y a-t-il beaucoup de barrages de Feldgendarmerie sur les routes? Avec la voiture, j'ai peur qu'on les contrôle. Ils ne parlent pas un mot de français... Pouvez-vous nous donner à manger?*

Aussitôt ces gens préparent un repas et un lit. Ils abritent déjà deux personnes: un évadé d'Allemagne qui nous raconte toute son histoire, et un jeune réfractaire qui est en liaison avec une organisation clandestine de la région. Ne pouvant correspondre avec moi que par signes, Stratenschulte demande à se rendre aux lavabos, où je le suis. Nous décidons d'arrêter tout le monde quand la plaisanterie aura assez duré. Mais Marco nous montre sa jambe de bois, son œil de verre... Nous partons, emportant seulement le poste et le Colt qui étaient cachés dans une grange, de façon à leur laisser une bonne impression.

De gauche à droite: Jean Duboué, Suzanne Dilloue,
Georges Duboué, Marie-Thérèse Dugne, Kaldouard Van
Land, Robert Gerzard, Jeanne Goldstein, A. von
Guissemac.